

MME. ATOMOS PARIE SUR LA MORT

CHAPITRE PREMIER

Tokyo, Septembre 1947

Seul dans sa chambre d'hôtel, Ralph Bender attendait l'heure de passer à l'action. Il ne se sentait pas particulièrement inquiet. Son esprit et son corps étaient plus perturbés par la chaleur que par la perspective des heures fatalement tendues qu'il allait devoir affronter. Car Ralph avait plusieurs atouts : il possédait une incroyable maîtrise de soi, associée à une condition physique quasi parfaite, acquise au cours de longs mois d'entraînement intensif dans l'armée.

Depuis quatre ans, Ralph était un Marine de l'US Navy. Il avait trois quarts de sang amérindien, possédait un corps d'athlète, et il était d'une étonnante souplesse féline.

Ses collègues ne lui connaissaient qu'un seul défaut : il était totalement dépourvu du sens de l'humour et il ne voyait d'ailleurs pas la nécessité d'en avoir.

Cependant il s'était récemment découvert une autre faiblesse : Ralph Bender était tombé amoureux.

Cette incroyable histoire avait commencé trois jours auparavant. Comme plusieurs centaines d'autres soldats américains, Ralph avait débarqué dans le port de Mikawa après la guerre, avec pour mission d'assurer la sécurité du Japon. Le pays était alors en pleine déroute. Hiroshima et Nagasaki avaient définitivement plombé l'avenir des Japonais et le chaos régnait sur une grande partie du territoire.

Ralph Bender n'avait pas participé à la guerre. Du fait de son jeune âge, il s'était engagé tardivement et, pendant le conflit, il avait été cantonné à des tâches administratives. Ce voyage au pays du Soleil Levant représentait pour lui un véritable baptême initiatique. C'était la première fois qu'il quittait les États-Unis et son Néveda natal pour se retrouver dans une contrée dont il ignorait jusqu'à l'existence quelques mois auparavant.

Ici tout était différent : les odeurs, les couleurs et cette sensation d'un monde inconnu peuplé de petits hommes étrangement sympathiques aux yeux de Ralph. Du haut de ses presque deux mètres, il observait cette fourmilière humaine qui s'affairait sur le port. Comme les autres soldats américains, il n'avait pas grand-chose à faire, si ce n'était patrouiller le long des quais et faire acte de présence afin d'assurer une relative tranquillité. Quelques échauffourées éclataient parfois sur les docks, mais les actes de violence étaient rares et ne concernaient que les autochtones qui se battaient entre eux, notamment pour des questions de vols à l'étalage perpétrés en raison de la grande pauvreté qui sévissait dans le pays.

Mais tout cela n'était qu'apparence et ne concernait que la surface des choses. Personne n'était dupe concernant le contrôle réel du territoire, surtout pas les Américains, pleinement conscients de ne faire là que de la figuration. Le véritable pouvoir était aux mains de la mafia locale, du clan des Gurentai qui possédait la totalité des bars de nuit et des salles de jeu de la ville. Presque toutes les filles leur appartenaient, des prostituées aux danseuses, qui étaient bien souvent les mêmes. L'argent circulait dans les bas-fonds bien plus aisément qu'à l'air libre. Et les Américains en savaient quelque chose puisque ils étaient eux-mêmes les premiers clients de ces établissements plus ou moins clandestins.

Un soir, Ralph Bender était entré dans un de ces bars. Le jeune soldat n'était pas seulement dépourvu d'humour, il semblait totalement imperméable à toute émotion, quelle qu'elle soit. À la mort de son père, il avait bien éprouvé un semblant d'amertume, mais cet événement était dans l'ordre des choses et il se devait de l'accepter. Sa palette émotionnelle était aussi réduite que son corps était musclé.

Sa vision des choses était également des plus simplistes. Bender était convaincu de représenter les forces du Bien, car sa vie et ses actes avaient toujours été du côté de la justice et des valeurs de son pays. Il n'avait jamais triché avec les autres. Même s'il ne parvenait pas à se rendre sympathique, il pouvait se targuer d'avoir toujours été honnête avec son prochain. Quant au Mal, eh bien, il fallait le combattre. Il

n'y avait pas de demi-mesure. Son père avait été du côté de la loi, il suivrait à son tour le même chemin. Quand son engagement dans la plus puissante armée du monde se terminerait, il retournerait au Nevada et deviendrait un représentant de l'ordre, en digne successeur de son paternel.

Ralph ressemblait en fait à un grand gamin qui aimait à ranger méthodiquement les choses dans sa tête, dans la crainte de ne plus se repérer du tout dans le monde compliqué des adultes. Il était cependant loin d'être stupide et il lui aurait juste fallu un peu plus de temps pour devenir adulte.

C'est dans ce bar, le *Lotus d'or*, qui se trouvait en plein centre du vieux port, que Ralph vit son destin basculer. C'était un bar à prostituées où lui et ses amis se retrouvaient régulièrement. Ralph se contentait de boire pendant que les autres montaient avec les filles. Ralph, en revanche, semblait ne leur prêter aucune attention, mais personne n'aurait osé lui en faire la remarque de peur de s'attirer les foudres du colosse.

Ralph, qui avait rangé chaque chose dans un compartiment bien précis de son cerveau, sentit tout d'un coup les cloisons de son ordinateur interne voler en éclats, au moment où elle vint s'asseoir près de lui.

Yomi Nomuna ne comprit pas bien non plus ce qui lui arrivait.

Cela faisait maintenant près de deux ans qu'elle dansait et qu'elle vendait son corps à tous ces Américains, à ses yeux tous plus abjects les uns que les autres.

Au moment du bombardement qui avait coûté la vie à toute sa famille, Yomi Nomuna se trouvait à une dizaine de kilomètres d'Hiroshima. Elle avait préféré oublier les jours de cauchemar qui avaient suivi l'explosion, la panique des survivants, les visages brûlés, les peaux qui tombaient en lambeaux et la vision atroce des cadavres calcinés qui jonchaient les trottoirs et les rues de sa ville natale. Dans un état de stupeur horrifiée, Yomi avait fui la région d'Hiroshima. Par le hasard des circonstances, elle était vivante, mais pour une jeune fille qui se retrouvait seule au monde dans un pays dévasté, il n'existait pas tellement de solutions pour ne pas mourir de faim.

Alors ce soir-là, elle était venue vers le soldat américain sans même le regarder, simplement pour l'attirer dans sa chambre sordide et tirer de lui le maximum de yens. À vrai dire, Yomi Nomuna essayait de ne regarder personne et commençait même à ne plus pouvoir se regarder elle-même. Tout était si ignoble, si dérisoire ! Mais il fallait bien vivre à défaut d'avoir le courage de se donner la mort.

Tous deux, le GI et la strip-teaseuse japonaise, comprirent cette nuit-là que le coup de foudre n'était pas une légende. Chacun éprouva, comme un cadeau du ciel et au même moment, plusieurs sensations différentes.

Ralph sentit des milliers de neurones s'activer dans son cerveau pour empêcher que le mobilier autour de lui se casse la gueule. Quant à Yomi, elle était persuadée qu'une nouvelle palette de couleurs inconnues jusqu'alors avait pris possession de son esprit, lui permettant enfin de dessiner de nouvelles lignes sur l'horizon. Enfin, pour aucun des deux tout cela n'était vraiment très clair mais ils furent certains d'une chose, c'est qu'à partir de cet instant, la vie l'un sans l'autre allait se révéler tout à fait impossible.

Puis tout était allé très vite.

Depuis cet instant, il n'y avait aucune ambiguïté aux yeux de Ralph : il fallait que Yomi le suive aux États Unis et qu'elle devienne sa femme. C'est ce qu'il avait expliqué au commandant de bord de l'avion dans lequel il comptait la faire embarquer, et l'officier avait trouvé l'idée complètement suicidaire.

— Cette femme est peut-être en train de se jouer de vous, avait-il répondu. Vous savez bien qu'elle et ses pareilles sont sous le contrôle des Yakuzas. Les Japonais nous détestent, et le mot est faible. Essayez d'enlever une de leurs femmes et ça peut péter à tout moment. Nous tenons la population par la peur, mais les Yakuzas sont aussi puissants que nous, et peut-être même davantage, car ils sont ici chez eux. Non, il est absolument hors de question que cette femme monte à bord d'un appareil militaire.

— J'ai tout prévu, avait expliqué Ralph. Elle finit son travail à cinq heures du matin. Je passe la chercher comme si je n'étais qu'un simple client. Je la conduis à l'aéroport. L'avion décolle à neuf heures. C'est un aller simple pour la liberté. Ma mère l'attendra à l'aéroport et je la rejoindrai dès mon retour aux États-Unis, dans six mois. D'ici là elle sera devenue citoyenne américaine. Le seul problème est l'embarquement, les papiers... Vous pouvez autoriser les démarches sous couvert de l'armée.

— Le problème, ce sont surtout les mafieux qui la contrôlent. Les Yakuzas n'ont aucune pitié et ne la laisseront jamais partir, vous le savez bien !

— Nous aurons quatre heures pour rejoindre l'avion. Si les papiers sont en règle et si j'ai votre accord, il n'y aura aucun problème. Ils penseront juste qu'elle est partie passer un moment avec un client. Ils n'y verront rien d'anormal.

— Si les Yakuzas apprennent qu'une de leurs filles s'est fait enlever par des Américains, ça va être un bain de sang que nous aurons bien du mal à arrêter.

Un silence se fit dans la pièce. Ralph avait exposé ses arguments et ne voyait pas la nécessité d'en rajouter d'autres. Le commandant Carlson, bien que trouvant l'idée saugrenue et dangereuse, éprouvait une profonde sympathie pour Ralph. Il ne comprenait pas toujours ce jeune homme qui forçait l'admiration par sa droiture un peu gauche et enfantine, mais qui était étonnamment sincère, et il s'étonna lui-même de lui donner si vite son accord.

— Bon, OK, je vous couvre. L'aéroport sera mis au courant afin de faciliter les formalités d'enregistrement demain matin. Mais je vous préviens, Ralph, vous risquez votre peau et celle de votre amie. Vous avez intérêt à prendre toutes les précautions nécessaires.

Depuis qu'il avait rencontré Yomi, le visage de Ralph devenait de plus en plus expressif. On sentait qu'il avait désormais plus de mal à dissimuler les sentiments nouveaux qui creusaient son visage taillé à la serpe. Le commandant Carlson l'avait remarqué, mais cela ne lui avait arraché aucun sourire. Il y avait eu assez de familiarité au cours de cette entrevue.

— C'est mon jour de repos, avait répliqué Ralph. Avec votre permission, je pense prendre une chambre dans le quartier du vieux port. De cette façon je serai plus opérationnel pour aller chercher miss Nomuna. Je serai de retour avant midi.

Le commandant lui avait adressé un léger signe de la main, qui ressemblait plus à une bénédiction qu'à un salut militaire, et Ralph était sorti de la pièce en épongeant son visage en sueur. Il avait emprunté une jeep de l'armée et se trouvait maintenant dans la chambre d'hôtel qu'il avait réservée sur le vieux port.

La tension commençait à monter en lui. Pourtant il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Il se présenterait comme un client, ce qu'il avait déjà fait plus d'une fois. Il pouvait très bien embarquer une fille et l'amener chez lui, cela se pratiquait couramment. Ralph décida qu'il irait au bar sur le coup de trois heures et demie du matin pour prendre la température de l'endroit et voir s'il n'y repérait rien de suspect.

En fait, le cabaret présentait son aspect habituel. Il était étonnamment vaste par rapport à son entrée exigüe. Toute l'activité se déployait au sous-sol, dans une immense pièce enfumée en permanence par les cigarettes des GI qui s'y pressaient. Les Américains formaient pratiquement la seule clientèle des lieux. Ralph reconnut certains de ses camarades, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention. Les filles virevoltaient sensuellement entre les tables ; parfois, l'une d'entre elles se laissait tomber mollement sur les genoux de quelque marin solitaire. Le spectacle de strip-tease était terminé et il était convenu que Ralph et Yomi se retrouveraient à l'extérieur à 5 heures précises. Il devait l'attendre avec la Jeep et l'amener à l'hôtel avant de mettre le cap sur l'aéroport.

Yomi n'était pas dans la salle mais il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Elle devait être en train de se changer au vestiaire. En revanche, Ralph aperçut quelques Japonais vêtus de noir près du bar. Ils appartenaient certainement au nouveau groupe de Yakuzas qui contrôlaient le marché des amphétamines, de la pornographie et de la prostitution. C'étaient des activités bien juteuses depuis que les Américains avaient débarqué sur l'archipel dévasté et la mafia japonaise avait de quoi se réjouir. Tout cela donnait la nausée à Ralph.

Il alluma une cigarette et sortit pour attendre à l'extérieur. Dans cinq minutes, Yomi serait avec lui dans la Jeep et, dans moins de douze heures, elle ferait la connaissance de sa mère. Il n'arrivait pas à y croire. Il décida que, pour le moment, il devait se concentrer sur son rôle : un client qui attend une fille pour l'amener à l'hôtel.

À 5 heures, toute une bande de GI, dont certains étaient dans un sérieux état d'ébriété, sortirent de la boîte. Au milieu d'eux, Yomi riait et plaisantait, bavardant avec les marins comme s'ils sortaient tous du cinéma après avoir vu ensemble un bon film.

Quand elle prit place dans la Jeep à côté de lui, Ralph ne décela aucune anxiété sur le visage de sa compagne. Il tourna la clé de contact d'une main sûre et il sentit le corps de Yomi se serrer contre lui. Jusqu'à présent, tout se déroulait comme sur des roulettes.

Ils n'échangèrent aucune parole pendant le court trajet du bar à l'hôtel. Ils se réservaient pour plus tard. Quand ils seraient mariés, quand ils seraient dans le Néveda, dans la maison familiale... Pour l'instant ils risquaient leur vie et tous deux le savaient.

À l'hôtel, Ralph demanda tout de même :

— Quelqu'un s'est-il douté de quelque chose ?

Sa bouche était sèche. Pour la première fois de sa vie, Ralph avait peur. L'amour avait aussi débloqué cette émotion-là, nouvelle pour lui.

Yomi ne répondit pas tout de suite. Il sentit qu'elle souhaitait dire quelque chose mais les mots avaient du mal à franchir ses lèvres et ses yeux brillaient d'une flamme étrange.

Ralph s'inquiéta, il ne prit pas conscience de ce qui se passait jusqu'à ce que la jeune fille s'écroule dans le fauteuil, la tête brinquebalant dans tous les sens. Alors il comprit. À l'odeur, il se rendit compte que Yomi était ivre. Elle avait bu, sans doute pour supporter la tension et se donner du courage.

Yomi releva la tête. Elle sourit tandis qu'une abominable odeur de whisky se répandait dans la pièce.

— Tout... est... parfait, parvint-elle à articuler.

Ralph comprit qu'il allait devoir lui faire prendre l'avion dans cet état. Impossible de faire autrement. Elle ne serait d'ailleurs pas difficile à transporter. Elle pourrait même dormir pendant le trajet en jeep. Apparemment la quantité d'alcool qu'elle avait ingurgitée l'avait complètement assommée. Ce n'était pas catastrophique, à condition qu'elle ne se soit pas fait repérer. Ils avaient toutes leurs chances.

À 7 heures du matin, quand il l'installa sur le siège passager du véhicule, Yomi ronflait et les rues étaient encore désertes. La clarté naissante de l'aube faisait petit à petit disparaître l'obscurité de la nuit, mais la chaleur était toujours intense. Ralph la supportait difficilement. Rien à voir avec celle du Néveda. C'était une chaleur moite et poisseuse, qui se mêlait à sa transpiration et collait ses vêtements à sa peau d'une manière répugnante. Mais cela était-il dû seulement à la chaleur ? Le jeune GI se disait qu'il avait encore beaucoup de choses à apprendre sur la peur.

La jeep traversait maintenant les derniers faubourgs de Mikawa. Deux ans après la guerre, le spectacle offert par ces quartiers dévastés était toujours épouvantable. Rien n'avait vraiment été reconstruit selon les règles. La misère et la corruption y étaient omniprésentes. Les Américains devaient s'accommoder des mafias japonaises et les laisser agir au détriment de la population locale, comme les soldats s'accommodaient, plutôt avec plaisir d'ailleurs, des putains japonaises.

Et lui, Ralph Bender, il roulait à présent dans une jeep de l'armée américaine, à côté d'une jeune Japonaise ivre dont il était tombé amoureux. Il se mit à penser à de Pearl Harbor, faillit écraser un gamin accroupi sur le bitume, un gamin à qui il manquait un bras et dont la moitié du visage était ensanglantée. La voiture fit une embardée mais il parvint à la redresser et à reprendre la route.

Lorsqu'ils parvinrent en dehors de la ville, Ralph se mit à hurler. Il hurla pour se libérer de toute la rage qu'il éprouvait contre la folie du monde, mais son cri ne réveilla même pas sa compagne.

Pendant tout le trajet, il garda constamment un œil sur le rétroviseur. Le trafic était fluide. Ils ne semblaient pas être suivis.

Ils arrivèrent à l'aéroport vers 8 heures 30. L'appareil, un bimoteur à destination des États-Unis, était déjà en place sur la piste. Ralph n'avait qu'une hâte : installer Yomi le plus rapidement possible dans l'avion et la voir s'envoler pour l'Amérique.

Il s'arrêta devant l'entrée du parking et fit un signe au gardien qui les laissa passer sans problème. Après avoir garé la jeep, Ralph réveilla sa passagère qui reprit ses esprits sans trop de difficultés.

Quand il vit une berline noire stopper juste derrière eux sur le parking, Ralph sentit ses nerfs se crisper ; mais la riche famille japonaise qui en sortit ne lui parut en rien suspecte.

Ralph dut soutenir Yomi et le couple se dirigea lentement vers l'entrée de l'aérogare. Le jeune homme la serrait très fort contre lui. Il pensa qu'ils touchaient enfin au but et ne remarqua rien d'anormal aux alentours.

La jeune Japonaise n'avait pas de bagages : elle trouverait tout sur place quand elle s'installerait chez la mère de Ralph et cela devait faciliter les formalités d'embarquement.

Ralph savait que le bureau d'enregistrement avait été prévenu de l'arrivée de la jeune fille. Aussi ne comprit-il pas très bien ce qui se passait lorsque l'officier de service leur demanda de patienter un moment. Les deux employés et le policier parlaient en japonais et Yomi n'était pas en état de faire la traduction. On les fit attendre. Bon sang, tout était pourtant prévu ! Carlson s'était occupé des papiers ; tout devait se dérouler sans encombres, et cependant les minutes passaient. Par la baie vitrée de l'aérogare, Ralph vit les premiers passagers embarquer dans l'appareil.

Il sentit une boule qui commençait à lui nouer la gorge. Il était évident que quelque chose clochait : l'attente était beaucoup trop longue. Ou peut-être lui paraissait-elle longue parce qu'il se sentait de plus en plus tendu.

L'officier termina sa conversation ; il leur adressa un sourire et les informa que tout était en règle. Si la jeune fille voulait une couverture, l'hôtesse se ferait un plaisir de lui en procurer une.

Moins de dix minutes plus tard, Yomi Nomuna s'envolait vers l'Amérique.

Ralph la rejoindrait bientôt et tous deux pourraient connaître de nombreuses années de bonheur au pays de la liberté, où tout peut devenir possible pour celui qui veut bien s'en donner la peine.

CHAPITRE II

Névada, Novembre 1970

Ernst Hartmann sentait la nausée augmenter en lui. Depuis la veille, les événements s'étaient enchaînés beaucoup trop rapidement à son goût et l'avaient entraîné dans toute une série de manœuvres prématurées. Les années et l'expérience lui avaient appris que la précipitation ne donnait jamais rien de bon. Mais l'Organisation Atomos en avait décidé autrement et il aurait été bien mal avisé de trouver quelque chose à redire à ses décisions. Peut-être les jeunes aimaient-ils se réaliser dans l'action et voyaient-ils dans cette soudaine agitation l'occasion de s'affirmer.

Quand Ernst Hartmann portait ses regards sur le chauffeur de la Mercury Cougar assis à côté de lui, il se rendait compte qu'il n'enviait pas ce gosse. Il en arrivait même à le détester. Du haut de ses vingt-cinq ans, – car d'après Hartmann, il ne devait avoir guère plus –, il semblait vouloir défier les éléments et conduisait comme s'il faisait corps avec la voiture. Hartmann lui aurait bien fracassé la tête contre le pare-brise afin que ce jeune péquenot retrouve un tant soit peu le sens des valeurs. Mais Hartmann n'était pas un tueur. Il n'était pas violent non. Sauf dans sa tête bien sûr où il s'imaginait en train d'infliger aux autres les pires sévices sans pour autant jamais pouvoir passer à l'acte. À défaut d'être véritablement pervers, Hartmann était aigri et il était conscient de n'être en fait qu'un homme âgé et craintif. Mais son cerveau recelait de nombreuses capacités qu'il pouvait monnayer avec les pays les plus riches de la planète. Car Ernst Hartmann était un savant et un chercheur de génie et c'est pour ses connaissances scientifiques qu'il avait été engagé par l'Organisation Atomos.

Le chauffeur s'appelait Speedy. C'était un surnom à la noix. Il fallait toujours que ce genre de types pleins d'assurance se donnent des patronymes en rapport avec les qualités qu'ils pensaient posséder. Si les événements récents n'avaient pas provoqué un chamboulement aussi brutal, ce jeune homme ne se serait jamais trouvé à conduire cette bagnole. D'ailleurs le dénommé Speedy ne savait même pas pour qui il travaillait.

L'Organisation employait parfois des petites frappes sud-américaines pour mener à bien les actions de moindre importance. Généralement il s'agissait de travaux de manutention ou, comme c'était le cas ici, d'un boulot de chauffeur, pour conduire une voiture entre Santa Ana et Las Vegas. Si l'un de ces jeunes blancs-becs avait le malheur d'en apprendre un peu trop au cours de sa mission, il finissait habituellement avec une balle dans la nuque et son corps partait se noyer dans le béton qui servait aux constructions en cours sur la côte mexicaine.

Mais il y avait eu trop de choses à régler ces derniers temps pour que la vie de Speedy soit mise en danger dans l'immédiat. Ernst Hartmann n'avait pas reçu d'instruction particulière à propos du gamin, simplement parce que personne n'avait eu le temps de lui en donner. À Las Vegas, il contacterait des membres de l'Organisation qui décideraient eux-mêmes de la marche à suivre.

Depuis qu'Hartmann travaillait pour Atomos, il n'avait jamais ressenti une telle fébrilité dans l'action. Il fallait faire vite, très vite, et le savant connaissait parfaitement les raisons de cette précipitation. Le crash de la soucoupe ! Les débris se trouvaient encore à plusieurs centaines de miles des côtes californiennes, mais les autorités finiraient bien, tôt ou tard, par arriver à les renflouer. Madame Atomos ne tenait pas à ce que sa soucoupe tombe entre les mains du FBI et des experts de l'aéronautique. Pour le moment, c'était hors de question. Tout d'abord parce que la structure de l'engin devait rester secrète mais surtout, et c'était là la cause principale de cette course de vitesse, personne ne devait savoir à quoi ces soucoupes étaient réellement destinées. Tout était alors allé très vite, à la limite de l'amateurisme et de l'improvisation selon Hartmann, qui convenait cependant que le temps jouait contre eux et qu'il fallait agir sans tarder.

Pendant les derniers mois de la seconde guerre mondiale, alors que les grandes puissances se livraient entre elles à une véritable compétition pour mettre au point l'arme atomique, le physicien Ernst Hartmann faisait partie de l'équipe très réduite des cerveaux allemands qui planchaient sur le sujet. Il

avait été le premier à démontrer qu'il était possible de déclencher et de contrôler une réaction en chaîne dans un mélange d'oxyde d'uranium et d'eau lourde. Ce ne fut pas le potentiel destructeur, intense et imprévisible, de l'arme nucléaire qui stoppa les nazis, mais bien le manque de moyens financiers. À la fin de la guerre, la destruction des principales bases souterraines allemandes ne permit pas à Hitler de concrétiser ces projets.

Après Hiroshima et Nagasaki, les Américains continuèrent leurs recherches ; l'arsenal nucléaire en était encore à ses débuts et le même problème se posait toujours : comment contrôler une réaction en chaîne ? Le projet Manhattan fut lancé, et c'est dans une ville laboratoire construite à cinquante kilomètres de Santa Fé, Los Alamos, qu'eut lieu l'assemblage final d'un engin qui devait provoquer chez les Américains de nombreuses interrogations. Il s'agissait d'une bombe dont le fonctionnement était basé sur la méthode de séparation électro-magnétique. Cette méthode, dans laquelle l'uranium, sous sa forme gazeuse, passait par un champ magnétique d'intensité constante, devait se révéler d'une incroyable efficacité et rejoignait, par sa conception même, les travaux que l'Allemand Ernst Hartmann avait conduits dix années auparavant. En l'état, la bombe n'était pas opérationnelle, car il lui manquait une pièce essentielle, le détonateur-modérateur, que les physiciens de l'époque se refusèrent à fabriquer car, si le modérateur, comme son nom l'indique, pouvait ralentir quelque peu la progression rapide des neutrons et, par conséquent, les effets dévastateurs de la bombe, sa manipulation restait encore incontrôlable.

Les choses en restèrent donc à l'état de projet ; la réalisation de ce prototype laissa rapidement place à la fabrication de bombes plus sûres et plus précises, construites à partir d'autres méthodes, et les Américains entreposèrent le premier modèle, résultat du projet abandonné, dans les souterrains de la ville laboratoire de Los Alamos, prévoyant de le détruire ultérieurement. Le temps ne pressait pas car l'engin, en l'absence du détonateur-modérateur, était totalement inoffensif et les Américains étaient persuadés qu'aucun savant au monde n'était en mesure d'en construire un autre.

Mais les Américains ne connaissaient pas Ernst Hartmann. Tout juste avait-on entendu parler de lui dans les milieux scientifiques des États-Unis. À la fin de la guerre, le physicien allemand n'avait rejoint ni le bloc de l'Est, ni celui de l'Ouest et il avait pu filer en Amérique du Sud grâce à la filière du Vatican.

Quelques années plus tard, l'Organisation était venue le chercher à Buenos Aires et lui avait proposé une somme d'argent importante à condition qu'il mette ses compétences au service de madame Atomos. La même Organisation venait juste de réussir à dérober le premier modèle de la bombe, ce qui n'avait pas été une opération particulièrement difficile, l'armée américaine ayant toujours estimé que, en l'absence du dénotateur-modérateur, il n'était pas nécessaire de prendre des précautions particulières pour son stockage. Pour les militaires, il s'agissait juste d'une arme inachevée en attente de destruction.

Le physicien allemand avait mis plus de cinq ans à percer le mystère. Plus de cinq ans et d'innombrables nuits sans sommeil. Mais il avait toujours su qu'il réussirait.

D'ailleurs, si en Europe la guerre ne s'était pas terminée aussi tôt, il aurait pu réaliser de grandes choses pour son pays parce que là-bas aussi on savait se montrer généreux. Les grandes puissances le sont toujours avec les génies.

Grâce à Ernst Hartmann, la bombe était donc en passe d'être opérationnelle.

L'objectif de madame Atomos était de rayer de la carte la ville de Las Vegas et, du même coup, la zone 51 où les débris de sa soucoupe avaient commencé à être transférés.